

## Le Caïd Mac Lean

On a, ces temps derniers, fait circuler le bruit que le caïd Mac Lean quittait le Maroc sans espoir de retour, et repartait se fixer en Angleterre. Je n'en ai rien cru. Si fort, si persistant que puisse être, au coeur de tout homme, l'attrait de la terre natale, il ne saurait, j'imagine, faire oublier jamais à Sir Henry Mac Lean les liens solides qui l'attachent désormais à ce pays qui fut pour lui comme une seconde patrie et où se sont écoulées vingt-cinq années de sa vie active, les plus heureuses; où il a joué un rôle considérable, conquis tant de précieuses sympathies, et qu'il aime, enfin, - il l'a confessé plus d'une fois.

Le Caïd frise à présent la soixantaine. L'oeil vif, l'air résolu, le teint haut en couleur et relevé encore par la blancheur du poil, cheveux et barbe, il a très belle prestance. Pas grand, pourtant, mais portant avec une martiale élégance l'uniforme, tarbouch et turban, burnous blanc, large pantalon flottant, dans des bottes à la mauresque.

Henry Mac Lean était, on l'a conté déjà, sergent dans l'armée anglaise, et servait à Gibraltar quand une aventure amoureuse assez commune vint déranger sa vie, banale histoire du sous-officier qu'une irrésistible passion entraîne, et qui plante tout là pour s'y abandonner librement.

Il voyagea, passa en Amérique, au Canada, fut ballotté de nouveau vers l'Europe et finit par échouer au Maroc, dont, pendant le temps qu'il avait vécu à Gibraltar, il avait beaucoup entendu parler. Il était maintenant commerçant. Ses affaires l'amènèrent jusqu'à Fez. Il y connut le tout puissant Ba Hamed et gagna ses bonnes grâces. Ai-je dit qu'il était remarquablement intelligent, et merveilleusement habile à s'orienter. Il arriva à pénétrer au palais.

C'était peu après l'époque où la France venait de fournir au Sultan une mission militaire chargée de former son artillerie. L'infanterie demeurait abandonnée à ses propres moyens. Mac Lean, appuyé, je pense, en-dessous, par la légation anglaise, et sûr de pouvoir compter sur son concours, parvint à persuader Mouley Hassan de la nécessité d'instruire aussi ses fantassins. Il mit à son service sa propre expérience, son zèle. Le Sultan accepta. Ceux qui ont, même en ces dernières années, visité le Maroc et vu de près son armée après tous les progrès pourtant réalisés, peuvent s'imaginer quel devait être alors l'état des troupes du Makhzen et de quelle tâche ardue se chargeait Mac Lean. Il y réussit admirablement, peu à peu prenant place et se poussant dans la faveur impériale. Ses fonctions officielles d'instructeur militaire, d'ailleurs, ne l'empêchaient nullement de continuer ses transactions commerciales. Son activité comme son crédit moral au Palais prospérèrent parallèlement, sans à-coups, jusqu'à la mort de Mouley Hassan. Cet événement, en fait, mettait, comme on sait, le pouvoir aux mains de Ba Hamed, du protecteur même, de l'ami du caïd, de l'auteur premier de sa fortune. Rien ne fut donc changé pour Mac Lean, si ce n'est en bien.

Enfin, Ba Hamed à son tour disparut. On a vu, par les aveux d'El Menebhy que je rapportais plus haut, quel fut, à ce moment, le rôle de Mac Lean: il fut le premier, le seul, peut être, à qui l'on demanda conseil. Il connaissait admirablement les affaires intérieures marocaines et put donner de sages avis. Son influence en fut encore fortifiée. Il va de soi qu'il l'employa, autant que les circonstances le lui permirent, à favoriser les intérêts anglais. Les représentants du Foreign Office à Tanger n'avaient point les superbes préjugés de quelques diplomates que j'ai connus. Ils durent plusieurs fois utiliser les bons offices de l'homme, en position de leur rendre d'éminents services. Mais on s'est lourdement trompé, et lui a fait tort, quand on a cherché à le représenter comme perpétuellement préoccupé d'intriguer pour son pays et contre les autres, contre le nôtre en particulier.

Mac Lean mit toujours une véritable coquetterie, une affectation à se tenir en dehors de la politique. Il n'eut point l'orgueil de vouloir paraître en scène. Il se tint, de parti pris, dans la coulisse, invisible et présent. Seulement, on venait à lui, on le consultait: on lui demandait comme de précieux services, ses conseils, ausssi bien et davantage sur la conduite à tenir en présence de telles ou telles complications intérieures que dans les affaires extérieures. Mon Dieu ! Mettez vous à sa place !... En toute sincérité, je crois qu'il se préoccupa toujours de servir loyalement le Sultan, ce qui ne l'obligeait pas nécessairement à sacrifier ses propres intérêts, ni ceux de l'Angleterre. En un mot, il ne s'évertua pas à faire l'ange, ce qui, à la vérité, est bien inutile. Il ne fit pas non plus la bête.

Au service exclusif du Sultan, tout à fait libre d'attaches officielles, indépendant vis-à-vis de la légation anglaise, il était prêt, toutefois, à rendre les services qu'on lui demandait. Mais sa bienveillance ne se limitait pas à ses nationaux. J'ai dit quel accueil empressé, exquis j'ai trouvé, personnellement, auprès de lui. Pour tout Européen qui survenait, il était le même. Je ne crois pas que jamais aucun d'eux ait eu à se plaindre d'un mauvais procédé de sa part; et combien, au contraire, ont mis à l'épreuve son amabilité !

Certes, il "faisait des affaires" - des affaires ! le mot abominable et devant lequel se voilent d'horreur les Phariséens. Aussi bien n'empêcha-t-il jamais personne d'en faire autour de lui. Il n'était point jaloux qu'un concurrent, fût-il Français, eût obtenu une commande qu'il aurait quelquefois pu lui-même ambitionner. S'il ne dépendait que de lui de pousser Abd el Aziz à la donner, il ne balançait pas et le décidait. "Il y a bien, disait-il, de la place pour tout le monde." Il a amassé une fortune princière. Il a aidé quelques autres à commencer d'édifier la leur. Je n'ai connu personne qui fût plus serviable.

Après la mort de Ba Hamed, Mac Lean était devenu, pour le Sultan comme pour El Menebhy, l'homme indispensable.

Pour distraire Abd el Aziz, puisque c'était maintenant la grande affaire, nul n'avait l'esprit plus fertile en idées. Le phonographe, la bicyclette pénétrèrent au Maroc par son entremise, et un peu la photographie aussi, avec moi.

Sa docilité aux fantaisies du despote débonnaire était sans bornes, sa complaisance infinie. Je l'ai vu diriger la manoeuvre du gonflement d'une montgolfière, arranger, nettoyer en hâte, afin que le Sultan n'attendît pas, la bicyclette détraquée ou sale, tout cela par amabilité, par prévenance pure, non par servilisme, et sans rien abdiquer de sa dignité.

Il était de tous les jeux, et l'Empereur comme ses ministres le recevaient familièrement. Il se prêtait, bon garçon, *good fellow*, à tout ce qu'on lui demandait gentiment.

Si bien que, quelquefois, à peine était-il rentré chez lui, ou souvent en pleine nuit, on le faisait demander au Palais, ayant besoin d'un avis, d'une indication, désirant le consulter avant de prendre quelque décision importante. Et sans se faire prier jamais, il sautait en selle et galopait trois quarts d'heure pour se rendre à cet appel.

On ne saurait s'étonner de l'ascendant qu'il prit, grâce à ces bons offices continuels. À qui se fût-on adresse, lui manquant ? À la légation de France ? Elle était à Tanger, comme les autres légations. Au représentant officieux qu'elle entretint longtemps auprès du Sultan ? Sa grandeur même, plus forte que tout le bon vouloir, tout le zèle patriotique qu'il apportait à l'accomplissement de ses devoirs, attachait au rivage cet homme, pourtant d'une incontestable valeur. Et le même sentiment de respectabilité, français et cheveu-léger, sans doute, et très élégant, mais puéril au demeurant et fort gênant pour atteindre un but positif, arrêtait les membres de notre mission militaire. Certains, pourtant, avaient, personnellement, conquis la très vive sympathie du Sultan, mais n'en pouvaient profiter, liés par un tas de considérations aussi solennelles que gênantes.

Enfin, tout doucement, Mac Lean s'insinua

L'ancien sous-officier de Gibraltar en arriva à avoir près de lui, pour le seconder dans sa tâche auprès de l'armée du Makhzen, un officier anglais, le major Oguilvy et trois instructeurs, et enfin un médecin, le docteur Verdon: véritable mission militaire britannique en face de la mission française, et une mission moins gênée par des soucis de décorum et de sacro-sainte dignité, gardant ses coudées plus franches, qui prit auprès du Sultan et du Makhzen une place considérable. Tous avaient, au Palais, leurs grandes et petites entrées. Le Dr Verdon, médecin de la mission, son frère, le lieutenant N. Verdon, prenaient part aux amusements du Sultan, vivaient quotidiennement auprès de lui, alors que nos officiers n'y paraissaient qu'en audiences cérémonieuses, de loin en loin.

En fait, la mission militaire officieuse appelée, on peut le dire, par Mac Lean, se vit toujours confier beaucoup plus de soldats à instruire que n'en avait la nôtre. Et le jour où le Caïd trouvait que ses troupes, en loques, lui faisaient peu d'honneur, bien vite on commandait des uniformes neufs. Quand même il n'y eût eu là pour lui qu'une satisfaction d'amour-propre, c'était déjà quelque chose.

La mission française ne demandait probablement jamais rien, je pense, car ses soldats souvent faisaient pitié à voir.

Survint en 1901, le couronnement du roi Edouard VII. Le Sultan, comme je l'ai dit, y envoya un ambassadeur extraordinaire, Si Mehedi el Menebhy. Le caïd Mac Lean l'accompagnait pour le présenter. Quand il revint, il était Sir Henry Mac Lean, anobli par son roi empressé de reconnaître l'aide précieuse qu'il avait apportée au développement de l'influence britannique au Maroc.

Dans toute sa carrière auprès de Mouley Abd el Aziz, sir Henry Mac Lean n'a, je crois, commis qu'une seule bévue sérieuse: ce fut lui qui introduisit M. Harris, le trop fameux correspondant marocain du *Times*. C'était d'ailleurs le seul côté délicat de la situation qu'il occupait auprès du

Sultan. Il pouvait, à son gré, ou presque, lui présenter qui bon lui semblait. Il était à craindre qu'il ne lui amenât quelque jour des personnages encombrants, brouillons, ignorants de sa réserve et capables de tout gâcher.

L'expérience Harris, qui faillit être désastreuse, lui aura, je crois, été une bonne leçon. M. Harris débarqua un jour à Marrakech, environ deux ou trois mois avant le départ du Sultan pour Rabbat et Fez, c'est-à-dire en octobre 1901. Je le vois encore arrivant à l'audience, en un habit flamboyant, tout chamarré d'or, et pareil à un splendide gros scarabée, car M. Harris, vaguement de la carrière, comme nous disons, à tout le moins improvisé aspirant diplomate pour les besoins de la cause, portait, ce matin-là, l'uniforme imposant que vous savez.

Il parlait l'arabe parfaitement, raconta au Sultan ses voyages, l'intéressa beaucoup, ne lui déplut pas. Quelques jours après, nous le vîmes aux Amusements, toujours chaperonné par Mac Lean. M. Harris avait peut-être une quarantaine d'années. Il était riche, disait-on, - du moins sans besoins d'argent. Il aspirait à la gloire, car, ainsi que le répondait je ne sais plus quel Français du passé à un Anglais dont j'ai oublié le nom, on combat toujours pour ce qu'on n'a pas. M. Harris ambitionna de jouer au Maroc un grand premier rôle politique. Peut-être y fût-il parvenu. Mais il eut le malheur d'appuyer avant l'heure sur le mauvais bouton et de déclencher un dangereux ressort. Il ne fit, au surplus, que devancer ainsi la diplomatie française. Comme son influence sur Abd el Aziz était certaine, il en profita pour le pousser dans la voie des réformes. La première qu'il conçut fut sa réforme de l'impôt, ou plutôt l'établissement d'un impôt régulier, à l'européenne - mieux, à l'anglaise. Il semblait même n'être venu là que pour prêcher l'évangile fiscal.

Touché des exactions indéfendables auxquelles donne lieu le système actuel de perception par les Caïds, Harris avait rêvé d'un régime idéal - idéal surtout pour le Maroc, - où chacun paierait en proportion de ses biens, propriétés, terres, têtes de bétail.

Cette chimère devait enchanter le bon Abd el Aziz, épris, au fond, de vagues idées de justice qu'il n'avait jamais songé à formuler et moins encore à codifier. Alors, dans le fort de sa ferveur réformatrice, en 1901, sagement et longuement travaillé, le Sultan ordonna l'application d'un ensemble de mesures qu'avait élaborées son nouvel ami.

Par malheur pour ce plan admirable, Sa Majesté Chérifienne ne communique que de loin avec ses sujets, même les plus fidèles. Il y a, entre elle et eux, les Caïds, vraiment trop directement intéressés au maintien du *statu quo*. Ces intermédiaires suspects interprétèrent dans un tel esprit les décisions impériales, les appliquèrent de telle façon qu'ils soulevèrent contre l'impôt Harris le pays tout entier.

Ce fut là, je pense, la cause la plus directe des troubles qui désolèrent le Maroc et qui n'ont pas encore pris fin.

Naturellement, les premiers ennemis de M. Harris furent les ministres, qui perçoivent le meilleur de leurs revenus sur les Caïds eux-mêmes. Ils ne durent pas se faire faute, en présence de l'ennui, des inquiétudes que causaient à Mouley Abd el Aziz toutes ces rébellions sans cesse accrues, de dauber sur l'instigateur de la réforme impopulaire.

Mais l'idée première qui lui avait été exposée avait à ce point séduit le jeune Sultan qu'il n'osait plus, ne pouvait se résoudre à revenir sur sa décision, imaginant, plutôt que de se déjuger, que

ses volontés avaient été mal comprises. C'était pire, d'ailleurs: elles avaient été dénaturées dans l'application. Enfin, M. Harris eût peut-être fini, à force de ténacité, par l'emporter, s'il n'avait, à ce moment précis, commis l'inconcevable maladresse de se brouiller avec Mac Lean. Il ne pesa guère lourd !...

Ce que les insinuations, les plaintes des vizirs n'avaient pu faire, un mot de Mac Lean en vint à bout. Peut-être avait-il, depuis longtemps déjà, été sollicité par le Makhzen de lui prêter son appui contre Harris et ses dommageables entreprises.

Souvent, il avait porté ainsi au pied du trône les doléances des ministres, ces esclaves toujours courbés craintivement devant Sidna, avait pressenti le Maître sur l'accueil qu'il réserverait à tel ou tel de leurs projets. El Menebhy surtout, homme prudent, avisé, ne s'aventurait jamais à proposer quoi que ce soit à Abd el Aziz sans l'avoir fait sonder au préalable par son ami anglais. Du jour où Harris l'eut indisposé, Mac Lean retira la main qui était son principal appui.

On apprit un matin, au Palais et dans Fez, que le correspondant du *Times*, le diplomate amateur, avait quitté brusquement la capitale. La crainte d'une infortune plus fâcheuse encore que sa disgrâce - et plus irréparable - le talonnait et l'avait fait fuir; prétextant l'arrivée d'une dépêche d'Angleterre qui lui donnait de très mauvaises nouvelles de la santé de sa mère, M. Harris avait sauté en selle pour regagner Tanger.

Ce fut sage.

Le Maroc entier était monté contre l'inventeur de cet impôt que l'adresse de ses percepteurs avait rendu si impopulaire. Il eût suffi de peu de chose, pas même d'une excitation, ni d'une suggestion, mais d'un simple laissez-faire, pour que ses jours fussent en danger.

Depuis tous ces événements, "l'entente cordiale" est survenue, scellée par l'arrangement franco-anglais. Elle a, en apparence du moins, mis un terme à l'action de la politique anglaise au Maroc.

Les amateurs de spectacles dans un fauteuil, ceux qui adorent suivre, en philosophes, en dilettantes, les faits qui se déroulent autour d'eux, au jour le jour, et pour le seul plaisir d'en sourire, faute de mieux, ceux-là le regretteront.

Ils eussent éprouvé quelque joie à voir, jusqu'au bout, quelle oeuvre était capable d'accomplir pour son pays un homme intelligent, audacieux et souple comme l'est Sir Henry Mac Lean.